

متحف الأدب. الأدب والتاريخ والهوية

Šukrī AL-MABḤŪT [= Chokri MABKHOUT]
*Mathaf al-adab: al-adab wa al-tārīḥ
 wa al-huwīyya*
 [Le musée de la littérature. Littérature,
 histoire et identité]

Tunis, Dār Miskiliānī
 2022, 399 p.

Mots clés: historiographie, identité, littérature tunisienne, Maghreb, Nahda

Keywords: Historiography, Identity, Tunisian Literature, Maghreb, Nahda

Après une longue et riche carrière dans le domaine de la critique littéraire, couronnée en 2018 par le Prix international du roi Fayçal pour ses œuvres sur l'autobiographie, Chokri Mabkhout se penche cette fois sur la problématique de l'écriture de l'histoire de la littérature tunisienne.

Son ouvrage intitulé *Le musée de la littérature: littérature, histoire et identité* (399 pages) paru en 2022 aux éditions Masciliana se veut une étude critique de l'historiographie de la littérature tunisienne. Cette littérature, dans laquelle s'inscrit l'auteur lui-même en tant que romancier⁽¹⁾, est perçue comme un patrimoine de la mémoire collective et nationale. Comme le musée, elle abrite aussi bien des récits séduisants que des écrits rebutants. Dans les deux cas, elle renseigne sur l'histoire d'un peuple, son imaginaire, son esthétique et ses idéologies. C'est « un musée de la mémoire littéraire où l'on trouve des œuvres rares et des réalisations symboliques qui expriment la particularité d'une culture donnée » (p. 14).

Quelle que soit sa forme, l'historiographie de la littérature est pour l'auteur du livre un récit. Il entend par là que ce processus historique est régi par des lieux, des époques et des personnages, et soumis par ailleurs à des transformations. Ainsi, l'écriture de l'histoire de la littérature tunisienne est conditionnée par le contexte historique et culturel général de tous ceux qui ont jugé nécessaire de dresser une histoire de cette littérature à travers les âges, à l'instar de ce qui a été fait dans l'historiographie de la littérature arabe au Machrek. Cette historiographie reste également conditionnée par la culture de son auteur et ses orientations idéologiques. Ce qui obligera Ch. Mabkhout

tout au long de son étude à explorer les choix qui ont influencé la composition et la classification de l'histoire de la littérature tunisienne.

Dès l'introduction, l'auteur soutient que la littérature tunisienne n'a pas été perçue, sur le plan de son histoire, comme ayant une importance significative. L'une des raisons en est que son enseignement, dans les institutions éducatives tunisiennes modernes, s'est davantage porté sur l'analyse textuelle que sur l'évolution du paysage littéraire en Tunisie à travers les âges. Il met également en garde contre la tendance à considérer l'histoire de la littérature tunisienne comme une simple extension de l'histoire de la littérature arabe, c'est-à-dire un passage du général au particulier. Pour lui, la littérature tunisienne a subi un « changement radical qui comporte des questions fondamentales » (p. 20), notamment dans le rapport entre son histoire et la géographie du Maghreb avec ses composantes ethniques et religieuses arabes, berbères, islamiques et juives. Il rappelle que l'histoire des littératures arabes coïncide avec l'émergence de deux centres littéraires majeurs, l'Égypte et le Levant dont l'histoire, en général, a occulté ce qu'il appelle les spécificités « locales » et a marginalisé les littératures arabes non orientales, comme celle de la Tunisie (Ifriqiya).

À travers ces observations préliminaires, Ch. Mabkhout tente de montrer comment les historiens de la littérature tunisienne ont conceptualisé le processus d'historicisation de cette littérature et comment ce processus a façonné une histoire sous forme de récit, avec ses faits, son style narratif et sa réorganisation des événements.

Trois grandes parties comportant chacune deux chapitres composent l'ouvrage.

La première partie, intitulée « Les contours de la littérature tunisienne », explore les œuvres ayant ouvert la voie à l'historiographie de la littérature tunisienne, et celles qui se sont développées un peu plus tard. Le livre précurseur dans ce domaine est intitulé *Oeuvres tunisiennes choisies pour les jeunes élèves* (*Al-muntaḥabat al-tūnisiyya li-al-nāšī'a al-madrasiyya*) de Ḥasan Ḥusnī 'Abd al-Wahhāb (1884-1968), publié en 1918. Il s'agit davantage d'un manuel pédagogique que d'une véritable histoire de la littérature. C'est pourquoi Ch. Mabkhout considère que le premier véritable livre sur l'histoire de la littérature tunisienne est *Le mouvement littéraire et intellectuel en Tunisie* (*Al-ḥaraka al-adabiyya wa al-fikriyya fī Tūnis*) de Muḥammad ibn 'Āshūr (1879-1973), édité en 1956, l'année même de l'indépendance de la Tunisie. Une date qui ne passera pas inaperçue lorsque Ch. Mabkhout examinera l'impact de l'histoire anticoloniale sur l'historiographie littéraire en

(1) Chokri Mabkhout est lauréat en 2015 du célèbre prix international Booker du roman arabe avec son œuvre intitulée *Al-Ṭalyānī* (*L'Italien*) paru aux éditions Al-Tanwīr, Tunis, 2014.

Tunisie. Le dernier livre abordé est plus récent (2019) et est écrit en français: *Un siècle de la littérature en Tunisie*, de Samia Kassab-Charfi et Adel Khedher⁽²⁾,

La prise en charge de l'histoire de la littérature tunisienne par les premières générations d'auteurs a été marquée par le sentiment d'appartenance nationale ainsi que par le concept de la « Renaissance arabe » (*al-nahda*). Les travaux de Ḥasan Ḥusnī ‘Abd al-Wahhāb et Muḥammad ibn ‘Āṣūr montrent, à l'instar des écrivains du Machrek, tels que Čurğī Zaydān (1861-1914) et Ḥannā al-Fāhūrī (1914-2011), que la *Nahda* est le fruit d'un « contact avec le monde occidental » (p. 40).

Bien que les historiens de la littérature tunisienne aient, à l'instar de leurs homologues orientaux, adopté comme critère la périodisation politique depuis l'arrivée des Arabes en Tunisie, ils ont continué à se concentrer sur le « génie tunisien » – *al-nubūg wa al-‘abqariyya al-tūnisiyya*⁽³⁾ – (p. 47) et la particularité de cette littérature. L'auteur n'en parle pas, mais la notion de *nubūg* utilisée par Zin al-‘Ābidīn al-Sanūsī (1901-1965) en 1927 réapparaîtra quelques années plus tard chez l'historien et écrivain marocain ‘Abd Allāh Kannūn [= Abdallah Gannoun, 1908-1989] qui a écrit en 1938 *Le génie marocain dans la littérature arabe* (*Al-nubūg al-maḡribī fī al-adab al-‘arabī*⁽⁴⁾) pour montrer l'apport de la littérature marocaine à la littérature arabe et remédier à « la méconnaissance de [cette littérature] par les Orientaux⁽⁵⁾ ». Ch. Mabkhout qualifie ce regard à la fois panarabiste et nationaliste⁽⁶⁾ de « rupture et connexion » avec la « culture arabe islamique » (p. 53).

L'auteur identifie quatre étapes majeures de l'histoire littéraire de la Tunisie. La première étape est celle des débuts (1920-1930). La deuxième est la période « fondatrice », liée au livre de Muḥammad b. ‘Āṣūr et aux auteurs influencés par celui-ci dans le milieu universitaire, comme Šādīl Būyahyā [= Chedly

Bouyahia, 1918-1997] avec son ouvrage *La vie littéraire en Ifriqiya sous les Zirides*⁽⁷⁾. La troisième étape est marquée par l'arrivée au pouvoir de Zin al-‘Ābidīn b. ‘Alī en 1987 et la création de la Maison de la Sagesse, qui a favorisé les études sur l'histoire de la littérature tunisienne. Enfin, la quatrième étape correspondrait à la période « post-révolution », après 2011, et la publication du livre de S. Kassab et A. Kheder cité plus haut.

Dans le deuxième chapitre de cette partie, l'auteur soutient que le processus de l'historiographie littéraire, fondé dès le départ sur la prise de conscience de l'existence d'une littérature propre à la Tunisie (*al-tawnasā*), a été confronté à des « tensions » et des « contradictions » (p. 87) entre plusieurs tendances:

Littérature « classique » / littérature populaire: bien que des intellectuels et historiens de la littérature tunisienne aient reconnu la valeur de la littérature populaire – certains comme Zin al-‘Ābidīn al-Sanūsī, Abū al-Qāsim al-Šābbī, et Muḥammad b. ‘Āṣūr la considéraient même comme plus authentique que la littérature classique – et malgré le soutien de la Maison de la Sagesse, cette littérature est restée marginale dans l'historiographie tunisienne. Cela est principalement dû à la prédominance de la conception normative de la langue arabe chez la plupart des historiens de la littérature tunisienne.

Littérature préislamique / littérature post-islamique: certains historiens de la littérature tunisienne ont soulevé la question de sa profondeur historique. Cependant, les défis auxquels ils ont été confrontés étaient, d'une part, liés à la définition géographique de l'appartenance de cette littérature, l'Ifrīqiya ne correspondant pas géographiquement à la Tunisie moderne ni à celle sous le protectorat français ; d'autre part, ces défis concernaient les langues dans lesquelles cette littérature a été produite au cours de l'histoire de la Tunisie avant l'islam. Alors que S. Kassab et A. Kheder affirment que la littérature tunisienne existait avant la conquête islamique, d'autres, comme Ḥasan Ḥusnī ‘Abd al-Wahhāb, ne lui reconnaissent pas d'origine avant l'islam et la réduisent à la langue arabe et à l'identité arabo-islamique.

Littérature arabe / autres littératures: l'auteur affirme que la longue histoire de la littérature arabe en Tunisie, qui s'étend sur plus de quatorze

(2) Samia Kassab-Charfi et Adel Kheder, *Un siècle de la littérature en Tunisie (1900-2017)*, Paris, Honoré Champion, 2019.

(3) La formule est de Zin al-‘Ābidīn al-Sanūsī (1901-1965) qui a publié en 1927 un livre intitulé: *La littérature tunisienne au quatorzième siècle [de l'Hégire]* (*Al-adab al-Tūnisi fī al-qarn al-rābi’ ‘ašar*).

(4) Ch. Mabkhout n'omet pas de citer cette œuvre dans la bibliographie.

(5) ‘Abd Allāh Kannūn, *Al-nubūg al-maḡribī fī al-adab al-‘arabī*, Tome 1, deuxième édition, sans date, p. 18.

(6) Abdallah Gannoun rapporte dans l'introduction de l'édition citée ici que les autorités coloniales françaises au Maroc ont interdit la diffusion de son livre dans les zones qu'elles contrôlaient. Il conclut par là qu'en plus de sa « valeur littéraire », cette œuvre avait, lors de sa parution, une « valeur patriotique » (p. 10).

(7) Chedly Bouyahia, *La vie littéraire en Ifriqiya sous les Zirides (362-555 de l'H./972-1160 de JC.)*, STD, Tunis, 1972. Ce livre est à l'origine une thèse soutenue à l'Université Paris-Sorbonne. Il est traduit en arabe par Muḥammad al-‘Arbī ‘Abd al-Razzāq sous le titre: *Al-Ḥayāt al-adabiyya bi Ifriqiya fī ‘ahd Banī Zirī*, Tunis-Carthage, 1999.

siècles, ainsi que la densité de sa production et son lien étroit avec les éléments culturels arabes, en ont fait une littérature centrale en Tunisie, les autres littératures n'étant que des marges. Parmi ces marges, on trouve la littérature écrite en français et celle produite en arabe par des Juifs tunisiens. L'auteur pose également des questions sur les écrivains étrangers qui ont puisé leur inspiration dans le cadre tunisien, et nous confronte aux mêmes questions que celles soulevées par S. Kassab et A. Kheder concernant les critères de formation du corpus de la littérature tunisienne, tout en intégrant ces marges et ce qu'ils appellent la « littérature des minorités » dans l'histoire de la littérature tunisienne.

Littérature nationale / littérature des minorités: cette dernière, à laquelle S. Kassab et A. Kheder ont consacré une place importante dans leur ouvrage, concerne les écrits en français des Juifs tunisiens. Elle englobe également les écrits d'autres minorités, comme les Maltais et les Italiens.

En conclusion de cette partie, l'auteur indique que la littérature qui a rivalisé avec la littérature arabe, en termes de langue en Tunisie, est la littérature produite en français. Selon lui, l'histoire de la littérature est une « histoire nationale », mais la littérature tunisienne écrite en français reste marginale parce qu'elle « ne fait pas partie des éléments du système culturel tunisien » (p. 145). Ch. Mabkhout refuse de considérer ce système comme un système culturel « bilingue », justifiant cette position par le danger d'occulter « la dimension nationale et la lutte des Tunisiens » contre la tentative coloniale de « dénaturer l'identité tunisienne arabe en faisant de la langue arabe une langue secondaire et affaiblie » (p. 145).

La deuxième partie, intitulée « La littérature tunisienne à l'époque de la *Nahda* », explore ce que l'auteur qualifie de mise en « récit » (*qīṣā*) de cette littérature située à la marge de la littérature arabe orientale, c'est-à-dire la manière dont elle a été construite et façonnée en relation avec le centre littéraire Égypte-Levant. Pour illustrer ce lien entre le centre et la marge, l'auteur scrute les principales étapes de la formation de la littérature du centre, en s'appuyant sur deux œuvres principales pour l'histoire de la littérature arabe à cette période: *Histoire des littératures de la langue arabe* (*Tārīḥ ʻādāb al-lugā al-‘arabiyya*) de Ğurğī Zaydān et *Histoire de la littérature arabe* (*Tārīḥ al-adab al-‘arabi*) de Hannā al-Fāhūrī. Ces deux ouvrages ont un caractère pédagogique important mais ils révèlent, selon l'auteur, les mécanismes du discours historique sur la littérature ainsi que ses perceptions et ses idéologies. L'histoire de la littérature en général n'est, en effet, pas seulement un exposé des événements, des mouvements

littéraires et de leurs figures et conditions de production, mais c'est aussi un discours qui renvoie implicitement au système culturel et idéologique dans lequel il s'est formé. Ainsi, la littérature de l'époque de la *Nahda*, qui s'est formée depuis la campagne de Napoléon en Égypte, a été historiquement décrite par H. Fāhūrī comme étant à la fois le fruit du « réveil et de la renaissance » d'une part et de l'« accès aux littératures occidentales » d'autre part (p. 160).

Après avoir exposé les principaux aspects du « récit » racontant la littérature de la *Nahda*, l'auteur soutient que cette histoire présente deux lacunes. La première est le recours au concept de « déclin », attribué à la période précédant immédiatement la *Nahda*. Selon lui, ce concept ne s'applique pas à la littérature, car les transformations subies par cette dernière, dans son désir de se débarrasser des formes anciennes en poésie et en prose, témoignent de la quête d'un nouveau système littéraire. La seconde lacune est la quête permanente du conflit entre l'ancien et le moderne. Or, ces transformations étaient plutôt fondées sur la recherche d'un projet culturel et littéraire adapté à la période de la chute de ce que Muhsin Ğāsim al-Mūsawī appelle la « république islamique des Lettres au Moyen Âge » (p. 164) et à l'émergence du sentiment national « régional » (p. 165) qui a fait de l'Égypte et du Machrek le centre du renouveau de la littérature arabe.

L'un des intérêts significatifs de ce livre est la critique portée par l'auteur sur les influences que la *Nahda* a eu sur l'historiographie littéraire. Chez Ğ. Zaydān et H. Fāhūrī, celle-ci est restée prisonnière de l'image du contraste entre l'ère de « déclin » ou des « ténèbres » et l'ère de « lumière » venant de l'Occident. L'auteur en déduit que penser à partir de cette vision centrée sur l'Occident empêche de « réfléchir à la traçabilité des transformations de l'écriture elle-même et à l'interaction des systèmes originaux et des systèmes secondaires au sein de la littérature de la *nahda* » (p. 167). Selon cette conclusion, Ch. Mabkhout estime que l'historiographie de la littérature arabe à l'époque de la *Nahda* est dominée par une idéologie qui choisit l'œuvre occidentale comme critère. Cela a conduit, selon lui, au recul de « l'aspect revivaliste [...] au profit de l'aspect basé sur l'adoption de la culture occidentale » (p. 176) et a également entraîné la marginalisation de l'apport littéraire arabe.

L'auteur termine le premier chapitre de cette partie en examinant ce qu'il appelle la « margination de la littérature tunisienne ». Il souligne que Ğurğī Zaydān n'a consacré qu'une infime partie de son livre à cette littérature, n'y intégrant que deux poètes: Maḥmūd Qābādū et Muḥammad Bayram

et se limitant aux bibliothèques et aux journaux qui ont joué un rôle pionnier dans le mouvement de la *Nahda* en Tunisie: la Bibliothèque Sadiki et le journal *Al-Rā’id al-tūnisī* à titre d’exemple. Cette attention restreinte est due au fait que Zaydān considérait que la « flamme » de la littérature de la *Nahda* « avait commencé en Égypte et au Levant et s’était ensuite étendue aux autres régions » (p. 178).

Quant au livre de Ḥannā al-Fāḥūrī, qu’il s’agisse de la première édition, parue en 1951 ou de la deuxième, éditée en 1953, il ne traite absolument pas de la littérature tunisienne⁽⁸⁾. L’auteur n’essaie de pallier cette lacune que plus de trente ans plus tard en consacrant, dans l’édition de 1987, un espace limité à deux figures tunisiennes du mouvement de la *Nahda*: Ḥayr al-Dīn al-Tūnisī et Muḥammad Bayram. Il a fallu attendre l’émergence de « l’historiographie littéraire locale » (p. 185) pour que l’histoire de la littérature tunisienne se forme, grâce notamment à Muḥammad b. ‘Āšūr, considéré comme le premier à avoir narré l’histoire littéraire de la *Nahda* en Tunisie (p. 185). C’est le sujet que Ch. Mabkhout aborde dans le deuxième chapitre de cette section en analysant la formation de la littérature tunisienne à travers le livre d’Ibn ‘Āšūr *Le mouvement littéraire et intellectuel en Tunisie*.

D’après lui, l’une des caractéristiques idéologiques de la vision d’Ibn ‘Āšūr sur la *Nahda* et l’histoire de la littérature tunisienne réside dans le fait que le sentiment patriotique a principalement influencé son récit. Ainsi, son œuvre se concentre sur la période allant de 1881 à 1955, correspondant globalement à la période coloniale de la Tunisie, et couvre les diverses figures et institutions ainsi que les divers textes et genres littéraires qui ont marqué la littérature tunisienne durant cette période. Cependant, ce qui est intéressant est la perspective relativement différente qu’Ibn ‘Āšūr porte sur le concept de *Nahda* lorsqu’il fait remonter la « renaissance » littéraire et intellectuelle en Tunisie à une période antérieure au colonialisme en citant comme exemple le projet réformiste d’Ahmad Bāy (1806-1855)⁽⁹⁾. Ibn ‘Āšūr considère les débuts de la *Nahda* comme un « choc entre la mentalité occidentale et la mentalité islamique » (p. 266), puis comme un éveil intellectuel et philosophique, avant qu’elle ne se transforme plus tard en une forme de « sursaut » contre le

colonialisme et ne revête le sens d’une « orientation nationaliste islamique pure » (p. 266).

La troisième et dernière partie du livre est intitulée « Vers une histoire globale de la littérature tunisienne ». L’auteur y examine deux projets essentiels qui ont retracé l’histoire de la littérature tunisienne à travers des périodes anciennes. Le premier projet est celui de Šadlı Büyahyā. Il concerne la littérature tunisienne écrite en arabe après la conquête islamique, tandis que le second, de Jean Fontaine, élargit l’histoire de la littérature tunisienne dans le temps – avant et après l’islam – et aux autres langues. À travers l’étude de ces deux projets, l’auteur cherche, entre autres, à identifier les composantes des systèmes culturels et idéologiques qui ont marqué l’historiographie de cette littérature.

Le projet de Šadlı Büyahyā se manifeste, d’une part, par sa thèse de doctorat, soutenue à l’université de la Sorbonne en 1969, intitulée *La vie littéraire en Ifriqiya à l’époque des Zirides* et, d’autre part, par la mobilisation de ses étudiants à travailler sur l’historiographie de la littérature tunisienne d’autres époques, notamment celles des Aghlabides, des Fatimides et des Hafsidés. Aux yeux de l’auteur, ce projet est principalement de nature historique, s’inscrivant dans un cadre de périodisation et liant la littérature aux grandes transformations politiques (dynasties, époques) à l’instar des travaux de l’historiographie de la littérature arabe au Machrek. C’est pourquoi on retrouve dans les thèses de Büyahyā et de ses disciples une méthodologie étudiant l’histoire de la littérature arabe depuis son « émergence » jusqu’à son « déclin », en passant par des phases d’« essor » et d’« apogée » (p. 290). Cette influence de l’école orientale est particulièrement perceptible dans ces thèses, d’autant plus que certains chercheurs sur l’histoire de la littérature tunisienne, tels que Ḥammūda al-Ġazzī, ont réalisé leurs thèses sous la direction du linguiste et homme de Lettres égyptien Šawqī Dayf (1910-2005).

L’auteur soutient également que le projet de Büyahyā et de ses collègues qui se distingue par l’introduction de concepts, tels que « courants », « écoles » et « tendances » littéraires dans l’historiographie de la littérature tunisienne, repose sur trois piliers fondamentaux. Le premier est de nature biographique, s’attachant aux biographies des écrivains et à l’étude de leurs manuscrits. Le deuxième est de nature compositionnelle, examinant les relations entre les œuvres des écrivains et leurs activités culturelles, et le troisième est d’ordre analytique et critique, explorant les caractéristiques littéraires et leurs finalités à chaque époque.

(8) En réalité, c'est toute la littérature moderne du Maghreb qui est absente dans ces deux éditions.

(9) Parmi les réformes significatives menées par Ahmad Bāy figurent la réorganisation de l’enseignement à l’université Zitouna, la fondation de la bibliothèque Al-Ahmadiyya et surtout l’abolition de l’esclavage par décret en janvier 1846.

Ch. Mabkhout consacre le dernier chapitre au projet du célèbre chercheur en littérature tunisienne, Jean Fontaine (1936-2021) qui a publié en français un ouvrage en trois volumes intitulé *Histoire de la littérature tunisienne par les textes*. Le premier volume (1988) est consacré à l'histoire de la littérature tunisienne des origines à la fin du XII^e siècle, le deuxième volume (1994) couvre la période située entre le XII^e siècle et l'indépendance de la Tunisie, et le troisième (1999) traite de la période allant de l'indépendance jusqu'à l'année 1998. Cet aspect encyclopédique fait de cette œuvre « un événement majeur dans la culture tunisienne » (p. 373).

Parmi les concepts utilisés par Jean Fontaine, on trouve: les « époques », les « écoles littéraires », la « doctrine », la « génération », la « tendance », la « décadence », la « renaissance » et « l'évolution ».

L'auteur souligne ensuite que la trajectoire historiographique de Jean Fontaine est marquée par les problématiques géographiques et linguistiques auxquelles est confronté tout historien. En effet, la formation du territoire tunisien à travers les âges, avec ses expansions et ses rétrécissements, a conduit Jean Fontaine à se baser sur les frontières actuelles de la Tunisie, tout en les élargissant quelque peu à l'est (Libye) et à l'ouest (Algérie). Ce territoire a connu une mosaïque linguistique, où le punique, le berbère, le grec, le latin et l'hébreu ont prédominé avant que l'arabe ne s'impose durablement sur le plan littéraire avec la conquête islamique de la région.

Ch. Mabkhout fait quelques observations sur l'ouvrage de J. Fontaine notant, entre autres, que ce dernier a fait des choix sélectifs dans les figures littéraires tunisiennes, singulièrement dans le troisième volume consacré à la littérature moderne et contemporaine. Cette sélection est probablement due au nombre important d'écrivains à cette époque.

Il affirme ensuite que le regard « extérieur » porté par J. Fontaine sur la production littéraire en Tunisie, ayant comme destinataire le lecteur francophone, a donné une dimension plus distante et objective à son livre et a fait en sorte que « l'obsession scientifique » (p. 363) chez lui l'a emporté sur le reste. Mais la « neutralité objective » dont il se réclame constitue selon Ch. Mabkhout à la fois « la force et la faiblesse » de son œuvre. N'ayant été guidé par aucune autre vision que celle de « la collecte d'informations, la documentation rigoureuse, l'enquête historique, la simplification et la passion personnelle » (p. 367), il a rarement cherché à interpréter ces informations ou à donner un sens critique à son entreprise historiographique. Néanmoins, cette dernière reste attachée à un orientalisme « humaniste » basé sur une méthodologie historique et encyclopédique (p. 365). Selon

Ch. Mabkhout, l'œuvre de J. Fontaine a ouvert de ce point de vue un chantier qui mérite d'être élevé à un projet « scientifique, culturel et national » (p. 376).

Dans la conclusion du livre, l'auteur soulève de nouveau la question du centre et de la périphérie dans l'écriture de l'histoire de la littérature arabe et souligne les lacunes qui existent depuis les travaux de Zaydān et Fāhūrī, car ces historiographies « n'incluent pas toutes les contributions littéraires et culturelles arabes » (p. 379). Il appelle donc à la réécriture de l'histoire de cette littérature « sur une base régionale » (p. 379), malgré les éléments culturels communs entre les régions dites arabes, en tenant compte des particularités culturelles qui, selon lui, ne se limitent pas uniquement au patrimoine arabo-islamique, mais incluent également les autres composantes culturelles et linguistiques qui se sont succédé ou ont coexisté dans un même espace géographique.

Pour écrire une histoire complète de la littérature tunisienne, l'auteur suggère qu'un tel projet devrait être motivé par une « demande institutionnelle et sociale », définie symboliquement par « l'esprit national » (p. 379) et « l'identité culturelle des Tunisiens » (p. 379).

On voit bien comment, dès le sous-titre de son livre, Ch. Mabkhout est préoccupé par une vision identitaire de l'écriture de l'histoire en général et de l'histoire littéraire en particulier. Or, force est de constater que toute « demande institutionnelle et sociale » est nécessairement orientée par des arrière-plans politiques et idéologiques. Si elle était prise en compte aujourd'hui dans la réécriture de l'histoire de la littérature tunisienne, cette « demande » favoriserait sans doute le composant de la langue arabe sur le plan institutionnel et le composant islamique sur le plan social. Ce qui ne correspondrait pas à la vision initiale de l'auteur pour qui une écriture de l'histoire globale de la littérature tunisienne ne devrait exclure aucune de ses composantes linguistiques et culturelles. En même temps, lorsqu'il s'agit spécifiquement de réécrire l'histoire de la littérature « arabe » en Tunisie, la thèse de Ch. Mabkhout se distingue par une vision qui dépasse la simple limitation de la littérature arabe aux « liens linguistiques et culturels » partagés avec le centre (Machrek). Elle appelle à prendre en compte la « délimitation géographique » (p. 385) et les particularités culturelles locales de chaque pays, où les composantes de la civilisation arabo-islamique se sont adaptées aux éléments culturels locaux.

L'importance première du livre de Ch. Mabkhout réside dans son appel à libérer l'historiographie de la littérature tunisienne de la marginalisation qui lui a

été imposée par l'écriture de l'histoire de la littérature arabe centrée sur le Machrek. Cette vision s'inscrit dans le contexte culturel maghrébin, qui a connu ces dernières décennies – au Maroc et en Tunisie en particulier – un intérêt croissant pour la littérature populaire, la langue amazighe et l'héritage hébraïque, en tant qu'éléments essentiels des composantes linguistiques et culturelles des pays de l'Afrique du Nord.

Une autre importance considérable réside dans la tentative louable de l'auteur d'examiner l'historiographie littéraire arabe et tunisienne en tant que pratique à la fois sociale et discursive. En tant que pratique sociale, elle répond à une vision collective des agents sociaux et institutionnels et rend légitimes ou non-légitimes des productions littéraires. En tant que pratique discursive, elle est un acte énonciatif doté d'une dimension pragmatique et mobilisant différents objets discursifs. Comme l'indique à juste titre François Provenzano dans une étude sur l'historiographie littéraire, « le discours de l'histoire littéraire s'intègre dans une topologie idéologique particulière, qui impose ses thématiques, ses axiologies, voire aussi son épistémologie⁽¹⁰⁾ ». À cet égard, et malgré les limites qu'elle présente, la sémiotique greimassienne employée par Ch. Mabkhout dans cette étude constitue une approche appropriée pour appréhender l'historiographie de la littérature arabe.

Miloud Gharrafi
*Institut des études transtextuelles
 et transculturelles
 Université Jean Moulin-Lyon 3*

⁽¹⁰⁾ François Provenzano, « Un discours sur le champ, l'historiographie littéraire », *Contextes*, N° 1, 2006. <https://doi.org/10.4000/contextes.99> [consulté le 16 juillet 2024].